

LE FRUGAL ET LA FOURMI

Si on e la simplicité

« Avoir plus » ou « être mieux » ?

Une question pas si neuve que cela. Un nouvel enjeu l'actualise : la survie de la planète. Il remet au goût du jour la simplicité volontaire.

LA DÉFENSE de la planète a vu naître de nouveaux chevaliers : les « objecteurs de croissance ». Adeptes de la simplicité volontaire, ils prônent la sobriété, voire de la frugalité [voir pp. 18-19]. Et multiplient les initiatives (1), oscillant entre actions provocantes contre les fourmis consuméristes et les trucs et astuces quotidiens. Christian Arnsperger, professeur en Sciences économiques à l'UCL (2), tente de remettre de l'ordre dans cette effervescence.

« La simplicité, c'est le fait de se contenter du moins possible. C'est une aspiration au désencombrement salutaire, à ce que l'économiste français Serge Latouche appelle la "décroissance sereine" de nos standards de vie et notre soi-disant richesse. La sobriété est ce par quoi cette simplicité se traduit dans nos vies quotidiennes : un style de vie sobre, aussi minimaliste que possible, sans pour autant être misérable. Choisir mieux, veiller à se désencombrer, ne garder que le nécessaire sans pour autant cesser de consommer, ce qui serait tout bonnement absurde. La frugalité, quant à elle, est un des aspects les plus importants de la sobriété. Elle consiste à vivre notre style de vie sobre en acceptant de réduire globalement notre train de vie. En ce sens, c'est bien la frugalité qui, dans le cadre de la simplicité volontaire, implique la décroissance. »



UN MODÈLE INTENABLE

Cette prise de conscience est l'aboutissement d'un long cheminement, étalé sur une quarantaine d'années, estime Yves Berthelot, président de Développement et Civilisations (3). « L'Homme a progressivement pris conscience que ses activités avaient un impact durable sur l'environnement. S'y ajoute une certitude : le modèle de consommation des pays les plus développés est intenable. Pourtant, il

sert de référence, consciente ou non, reconnue ou non, à la quasi-totalité de la population du globe. »

Quarante ans ? Certes. Car le signal clignotait déjà à l'orange au temps où le Club de Rome (1972) mettait en cause l'égoïsme de l'homme et prônait la « croissance zéro ». En 1987, le feu passait au rouge, avec le rapport Brundtland qui proposait le concept de *sustainable development*, (malheureusement traduit « développement durable » au lieu de « développement soutenable »).

Ensuite, des sommets comme celui de la Terre à Rio (1992) et celui du Développement durable à Johannesburg (2002) ont poursuivi les analyses et les tentatives de convaincre les gouvernements d'agir. Sans grands résultats concrets...

Toutefois, estime Christian Arnsperger, « ces travaux politiques sont tout de même le reflet d'une

HYPOCRISIE.

Dire aux pays du Sud de penser « durable », alors que la croissance du Nord s'est bâtie sur leur pauvreté ?

Essayait volontaire ?

prise de conscience. Notre mode de vie n'est tout simplement pas généralisable». Constat ô combien douloureux : à cause du modèle de développement adopté jadis en Occident, l'ensemble de la planète vit au-dessus de ses moyens écologiques depuis des décennies. Pourquoi ? « Avant tout parce que l'homme d'Occident a voulu faire passer les biens matériels pour des biens spirituels », estime Christian Arnsperger.

HYPOCRISIE DU NORD

Le constat est d'autant plus douloureux qu'il est paradoxal, souligne l'économiste. « La dynamique du capitalisme – et son pouvoir de séduction – viennent de sa promesse d'enrichissement universel par la croissance économique généralisée. Or, au moment où toute la planète embrasse ce système et cherche à en tirer bénéfice, les intellectuels des pays les plus riches tirent la sonnette d'alarme ! »

Ce paradoxe n'explique cependant pas le peu de résultats engendrés par les sonneurs d'alarme : « La notion de développement durable est une notion occidentale, continue l'économiste. C'est aussi, comme telle, une notion qui est à juste titre soupçonnée d'hypocrisie dans les pays du Sud, parce qu'elle émane des pays les plus riches du Nord. Au moment de leur développement effréné, ils ne se sont nullement souciés de durabilité et de soutenabilité. »

Du coup, il devient évidemment difficile d'exiger des pays du Sud cette simplicité volontaire, synonyme de décroissance. En effet, explique Christian Arnsperger, « la simplicité volontaire implique, dans les pays riches, une réduction importante du train de vie matériel des plus aisés. En ce sens elle requiert très probablement une réduction, voire un arrêt, de la croissance économique traditionnelle. Quant à savoir si les pays du Sud, y compris

les pays émergents, devaient eux aussi se soumettre à la nécessité d'une décroissance, c'est loin d'être évident. La question est géopolitiquement explosive. Allons-nous dire à l'Inde de décroître, alors même que notre croissance passée s'est faite au prix de la pauvreté de ce pays et d'autres comme lui ? »

N'est-ce pas là une bonne raison de concentrer les efforts de réduction en Occident, tout en visant plus d'égalité entre riches et moins riches ? ■

Stephan GRAWEZ

(¹) ■ www.simplicitevolontaire.org, www.citron-vert.info, www.decroissance.org et www.casseursdepub.org.

(²) Auteur de *Critique de l'existence capitaliste*, Éditions du Cerf, Paris, 2005. Prix : 17 € - 10 % = 15,30 €.

(³) Développement et Civilisations : ■ www.lebret-irfed.org.



CHRISTIAN ARNSPERGER.

« Se contenter du moins possible. »

UNE VIEILLE IDÉE DANS DES HABITS NEUFS

« La simplicité volontaire n'est pas si neuve que cela » estime l'économiste Christian Arnsperger. C'est une idée que l'on retrouve dans toutes les grandes spiritualités, qu'elles soient occidentales ou orientales. Cette conviction, c'est que l'être humain porte en lui à la fois des besoins, des envies et un Désir fondamental (au singulier, avec un « D » majuscule). Et il faut tâcher de satisfaire les besoins et permettre le libre épanouissement du Désir, tout en libérant le mental de toutes les envies plus ou moins compulsives qui l'encombrent.

Ce Désir avec un « D » majuscule, c'est une ouverture intérieure qu'aucun objet, qu'aucune idée ne peut combler ; c'est un vide salutaire qu'il faudrait à tout prix garder vide. Sinon, nous disent toutes les spiritualités, l'être humain finit par confondre ses envies avec des besoins, et il s'encombre à un tel point que l'ouverture spirituelle (si nécessaire) est encombrée, puis oubliée sous le fatras matériel et mental.

Au fond, la simplicité volontaire rappelle ces vérités anciennes et intemporelles. Elle les réactualise pour notre société capitaliste, mais elle n'invente rien. »

MOINS = PLUS !

« Un choix pas une privation »

Une maison de rangée dont les châssis colorés ensoleillent le modeste quartier du Longdoz à Liège. Là vivent Claire et Michel, sans privation, mais en toute simplicité volontaire.

« J'arrive même à économiser avec un demi-salaire d'enseignante »

RESPECTIVEMENT enseignante et employé dans un syndicat, vous avez fait le même choix de restriction du temps professionnel. Pourquoi ?

– Claire: j'ai vite compris que le travail à temps plein, ce n'était pas très libérateur pour moi. Mais je m'y suis adaptée pendant des années, j'ai « fait mes preuves ». Puis j'ai senti que je ne voulais pas « perdre ma vie à la gagner » et je suis passée à 4/5^e, puis à 3/4 temps et enfin à mi-temps. Je ne dépends de personne et je vis mieux en travaillant moins professionnellement.

– Michel: J'ai fait la même chose. Cela m'a obligé à renoncer à un avancement professionnel. Mais travailler moins ne veut pas dire que le reste du temps, on se tourne les pouces !

– *Que veut dire pour vous « vivre mieux » ?*

– C.: Avoir la capacité de se donner du temps à soi. Vivre des choix prioritaires, comme prendre du temps avec les voisins ou les amis de passage, développer notre artisanat, goûter notre vie de couple...

– M.: ...ce que l'on ne pourrait pas faire aussi bien si toute notre énergie passait dans le boulot. Notre quartier, très diversifié socialement et culturellement, est un de nos axes principaux pour tisser du lien social à notre mesure.

– *Mais votre choix entraîne des privations ?*

– C.: Non. J'arrive même à économiser avec un demi-salaire d'enseignante. Et pourtant, nous

avons chacun notre logement, ce qui peut sembler peu cohérent...

– M.: ...et même du luxe. Mais nous nous sommes connus « sur le tard ». Nous avons donc décidé de vivre en couple « bilocalisé », ce qui permet à chacun de respirer par moment en solo, de rencontrer ses amis, de se retrouver seul avec lui-même. Par contre, nous n'avons qu'une voiture que nous utilisons de moins en moins au profit du vélo !

– *Mais vous sacrifiez quand même sur certains postes budgétaires !*

– C.: Je n'en ai pas l'impression. Je me demande même souvent ce que je pourrais acheter avec un demi-salaire en plus !

– M.: Nous nous sentons heureux et n'envions rien à personne. « On a bon », même sans vacances exubérantes, sans restaurant et sans une panoplie d'électroménagers. On achète nos vêtements et nos livres presque exclusivement en seconde main. On cuisine pour plusieurs jours et on aménage savoureusement les restes. On est anti-gaspi par rapport à l'eau (peu de douches), au chauffage, à l'électricité. Mais bien sûr, (sourire) nous avons chacun notre ordinateur...

– *Quel est le moteur, militant ou spirituel, de vos comportements et de vos décisions ?*

– C.: On se rallie de plus en plus à certains courants de pensée de la « simplicité volontaire » et de la « décroissance » [voir pp.16-17]. Ils sont écologiques au sens large, sans être intégristes.

X, tion »

– M. : Mais il faut être extrêmement prudent et ne pas demander de décroître à des groupes qui sont dans la misère. Cette invitation à la sobriété dans la consommation s'adresse à des gens qui ont des capacités et de la marge pour faire marche arrière dans leurs habitudes. Quant à la question spirituelle, nous nous sentons plus humanistes que transcendentalistes !

– Vous avez le sentiment que votre style de vie peut changer quelque chose sur la planète ?

– M. : Non, si chacun ne réduit sa consommation qu'à titre individuel. Il faut, en plus, une action politique. Il faut soutenir les mouvements qui essaient d'aller à contre-courant. Ainsi, rouler à vélo, c'est bien. Mais manifester collectivement pour une mobilité douce et pour des parkings de dissuasion à l'entrée des grandes villes, c'est un plus indispensable.

– C. : Il faut faire masse pour changer les choses et ensemble développer une conscience liée à l'environnement et à la solidarité.

– Vous vous livrez aussi à des parrainages internationaux. Comment liez-vous cette action à la simplicité volontaire ?

– C. : Vivre simplement et mener une activité créatrice, c'est notre envie à tous les deux. Nous nous sommes donc lancés dans l'artisanat, qui nous aide à être plus facilement sourds aux sirènes de la consommation à outrance. Nous aimons surtout « travailler » le bois et les fleurs. C'est ainsi que



CLAIRE ET MICHEL.
« Travailler moins ne veut pas dire que l'on se tourne les pouces. »

nous nous sommes mis à créer des cadeaux pour les amis, des jeux pour enfants, des décorations...

– M. : Très vite, notre production a excédé cet écoulement naturel. Nous avons alors décidé de la vendre au profit de parrainages scolaires. Car pour nous, l'instruction est un facteur d'épanouissement personnel, mais aussi la condition d'une citoyenneté active dans son propre pays. Nous avons donc créé une ASBL « Au bois mi-clair » (!). Tout ce que nous réalisons et vendons finance actuellement six projets de scolarisation dans divers coins du monde. ■

Propos recueillis par Godelieve UGEUX

Michel Giacomelli et Claire Jongmans, Atelier du Bois mi-clair,
☒ rue de Seraing, 1, 4020 Liège. ☎ 04 341 36 63. Visite sur rendez-vous.